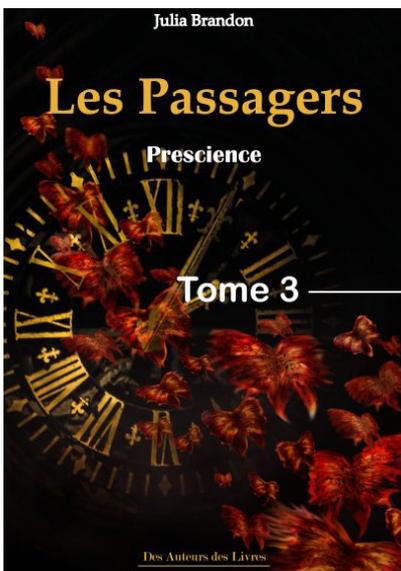


## Une saga du vertige intime : Les Passagers de Julia Brandon, entre miroir brisé et quête de soi

Avec *Prescience*, troisième et dernier volet de sa trilogie *Les Passagers*, Julia Brandon boucle une fresque littéraire aussi dense que singulière. Si la série avait commencé avec une atmosphère de mystère feutrée, c'est dans ce dernier tome que tous les fils se tendent, que les voix s'affrontent, et que le vertige identitaire atteint son paroxysme. Un final à la hauteur d'une œuvre qui, dans sa globalité, interroge puissamment ce qui nous définit : nom, mémoire, génétique, ou regard des autres.

L'histoire de *Prescience* tient d'abord dans un fait simple, brutal et impossible : un cadavre est retrouvé en forêt. Il est défiguré, mais son ADN correspond à celui de Gustave Drime, un professeur bien vivant. Ce point de départ, digne d'un polar, est immédiatement dépassé : Julia Brandon n'écrit pas un thriller au sens classique. Elle tisse un drame psychologique, un roman à clés où chaque émotion, chaque silence, chaque souvenir refoulé pèse plus lourd que l'arme du crime. L'identité devient ici non pas une évidence administrative, mais une faille existentielle. Qui est cet homme retrouvé mort ? Un frère jumeau caché ? Une invention ? Une métaphore ?

Ce qui donne sa force à la trilogie, c'est précisément ce refus du spectaculaire au profit de l'émotion complexe. Gustave n'est pas un héros mais un homme blessé, hanté par une figure disparue, ballotté entre le présent et un passé qu'il croyait stable. Sa relation avec Aléthée, mère de son enfant, vacille, tout comme son rapport à la paternité. Autour d'eux, des personnages secondaires finement dessinés (le mystérieux Huo, l'ami Auguste, la sœur Lylia) dessinent un chœur de voix, de soupçons et de fêlures. Chacun d'eux porte sa part d'ombre et son histoire inavouée, dans un univers où la parole ne guérit pas toujours, et où le silence peut être fatal.



L'autrice s'empare aussi de motifs subtils, parfois à la lisière du fantastique. Des objets du futur, une ressemblance troublante. Mais elle ne verse jamais dans le surnaturel pur. Elle préfère installer le doute, questionner le réel, créer une tension entre explication rationnelle et étrangeté sourde. Cette ambiguïté maîtrisée rappelle certains romans d'Emmanuel Carrère ou de Siri Hustvedt, où l'intime prend des airs d'enquête, et où la vérité semble toujours se dérober.

Narrativement, Julia Brandon prouve dans ce dernier tome une parfaite maîtrise de son architecture romanesque. *Prescience* n'est pas une simple conclusion. C'est un tremplin qui éclaire différemment les tomes précédents. Ce que l'on croyait comprendre dans les premiers tomes se trouble, se reformule, se redouble. La structure en spirale, les retours en arrière implicites, les échos entre scènes, renforcent cette impression d'une histoire qui se lit autant qu'elle se décrypte. Mais ce qui marque le plus, au-delà du mystère, c'est la façon dont cette trilogie capte les émotions humaines dans leur fragilité. L'amour parental contrarié, les regrets d'une maternité incomplète, la honte, la peur d'être remplacé... Tout cela affleure dans des scènes d'un réalisme poignant. Julia Brandon excelle dans l'art de faire parler les corps, les gestes, les silences. Pas de grandes tirades, mais une écriture pudique, précise, où chaque mot compte. Une littérature de la nuance, de l'empathie, du tremblement.

On referme *Prescience* avec un sentiment rare : celui d'avoir lu une œuvre qui prend le temps. Le temps de ses personnages, de leurs contradictions, de leurs hésitations. Le temps d'un récit qui se déploie sur trois tomes sans jamais trahir sa promesse. Car *Les Passagers*, plus qu'une série, est une traversée. Celle d'une existence confrontée à son double, à ses limites, à ses secrets. Une traversée qui laisse une trace profonde, comme un rêve qu'on peine à quitter.